

J'ai été effondrée par l'esprit qui y régnait. A ce moment-là la directrice était Marie-Jeanne Duruy, qui était une femme de lettres, qui voulait entrer à l'Académie et se servait de l'École comme d'un piédestal ou d'un endroit où elle pouvait inviter à déjeuner, plutôt qu'elle ne s'occupait réellement de la scolarité des élèves. Je me souviens qu'une fois elle avait fait venir un monsieur qui était coiffeur et une dame qui était maquilleuse pour nous expliquer comment « avoir une apparence ». Et puis, elle organisait des déjeuners avec des académiciens, auxquels elle conviait quelques unes des élèves. Je me souviens d'un de ces déjeuners – je ne sais plus qui était l'invité. La conversation est tombée sur Gide. Une de mes camarades, qui était là – c'était en 1960, les jeunes filles étaient naïves à ce moment-là – avait dit je ne sais plus à propos de quel livre de Gide, qu'il y avait une conception de l'amitié admirable... L'académicien n'a pas osé dévoiler la vérité à ma camarade et Marie-Jeanne Duruy s'était sentie mal à l'aise devant la naïveté de cette jeune fille.

Arrivée à l'École, j'avais été reçue par la surveillante, qui était par ailleurs une femme pleine de bonne volonté, mais un peu limitée. Elle m'a demandé ce que je voulais faire. J'ai répondu de l'histoire et du chinois. « Ma petite, à quoi cela vous servira ? », m'a-t-elle répondu. Choisir l'histoire, ce n'était déjà pas bien considéré – nous étions fortement encouragées à choisir les lettres classiques. Mais alors, le chinois ! J'étais obligée de me cacher. Heureusement les cours de chinois aux Langues O étaient donnés à l'époque par Robert Ruhlmann, un homme très drôle, qui commençait ses cours à 8 heures du matin. Je partais secrètement à vélo. C'était compliqué, il fallait combiner les cours de la Sorbonne avec ceux de Langues O. Il y avait des exercices obligatoires et, pour l'histoire, nous n'étions que trois filles – si l'une ou l'autre s'absentait, cela se voyait tout de suite. Cela me demandait une organisation très serrée. Avec d'autres élèves, dont Augustin Berque, nous avons mis en place un système d'échange de notes: il n'y avait pas d'ordinateurs à l'époque, alors nous écrivions en plusieurs exemplaires avec du papier carbone. Augustin suivait les cours de chinois, moi, ceux de géographie. Le problème, c'était que nous avions tous les deux des écritures assez mauvaises, et que, au-delà du troisième exemplaire, la copie était illisible... Mais nous avons tout de même réussi à passer les certificats, aussi bien en géographie qu'en chinois.

Ce qui m'a surtout frappée, c'est que l'état d'esprit qui régnait à l'École des filles était très loin de celui de la khâgne. C'était un esprit primaire, un esprit de couvent. J'étais profondément déçue. D'ailleurs, pendant que je préparais Sèvres, mon père m'avait dit: « Mais pourquoi préparer Sèvres ? Pourquoi tu ne te présentes pas rue d'Ulm ? » Mais je n'avais pas le droit de me présenter rue d'Ulm. Et le plus joli, c'était que lui avait été ministre du Front populaire et c'était sous le Front populaire que Jean Zay, pour remonter la réputation des filles, par souci d'égalité au fond, avait interdit aux filles de se présenter rue d'Ulm. Et pour ma mère, qui était la deuxième femme agrégée des facultés de droit, faire ses études en n'étant en concurrence qu'avec des filles était une déchéance. D'autant plus que l'agrégation que les filles passaient était celle du secondaire et strictement féminine. Aussi, au moment où j'hésitais à faire ma seconde khâgne, m'avait-elle conseillé de m'inscrire à la faculté de droit et de passer l'agrégation d'histoire du droit. Mais je ne voulais pas faire du droit, car ma sœur aînée et mes cousins faisaient du droit, et je savais que je ne serais pas aussi brillante qu'eux. Je voulais faire quelque chose de différent, quelque chose qui ne fût qu'à moi. J'avais donc refusé, mais je me suis trouvée prise dans un système où il y avait un canal pour les garçons et un autre pour les filles.

Martha Ganeva : Vous dites que vous avez choisi le chinois « pour faire différent », mais on ne choisit tout de même pas une telle langue et une telle culture par hasard. Pour paraphraser un titre célèbre, pourquoi la Chine ?

Marianne Bastid-Bruguière : J'ai choisi le chinois *et* l'histoire. À l'époque où j'avais onze ans, ma mère avait comme étudiant en thèse un Chinois, qui avait été envoyé en

France par le gouvernement, nationaliste encore, en 1948 pour se former afin de devenir un haut fonctionnaire. Il était déjà diplomate et avait été consul de Chine à Tachkent. Comme tout bon étudiant chinois, il invitait son professeur au moment du Nouvel An chinois à déjeuner chez lui avec toute sa famille. Maman était ravie d'y aller et elle nous y amenait avec mes sœurs. Sa femme, qui était magistrate en Chine, restait à la cuisine pour préparer et servir les plats, ce que ma mère trouvait scandaleux... Et lui m'avait montré alors comment il enseignait le chinois à son petit garçon pour qu'il ne fût pas déphasé lorsqu'il rentrerait en Chine. Il m'avait expliqué le fonctionnement de l'écriture chinoise et la manière de ranger les caractères en différentes catégories – ceux qui sont directement une représentation de la réalité, ceux qui allient deux caractères et qui représentent la réalité, mais pour exprimer une autre idée, etc. Il m'avait appris quelques caractères très simples – la bouche, le soleil, la lune. Et puis, il avait parlé de la Chine. Il était de la province du Zhejiang, qui borde la mer de Chine, et sa femme était d'une province centrale, le Hunan, la province de Mao. Il avait expliqué aussi que la Chine n'était pas du tout un pays uni, qu'il y avait des différences très fortes entre les régions et des différences linguistiques. Tout cela m'avait tellement fascinée qu'en rentrant chez moi j'avais tout noté dans le journal que je tenais à l'époque et que je conserve toujours. C'est ainsi qu'est née l'idée de faire du chinois. Très vite, à la bibliothèque municipale du 7^e arrondissement, où nous habitions à l'époque, j'avais lu tout ce qu'il y avait sur la Chine. Il y avait notamment des traductions de Confucius datant du XIX^e siècle. Je les lisais en me disant, moi, qui étais d'une famille protestante et suivais le catéchisme au temple, que finalement, par rapport à la morale chrétienne, ce n'était pas tellement différent.

Plus tard, lorsque j'avais quatorze-quinze ans, ma mère enseignait aussi à Sciences Po et à cette époque, il y avait à Sciences Po de grandes conférences publiques et des gens comme Robert Guillain ou Tibor Mende, un journaliste d'origine hongroise, venaient parler de la Chine, souvent après un voyage. Je suis allée écouter plusieurs de ces conférences.

En khâgne et hypokhâgne je n'avais pas la possibilité d'apprendre le chinois. J'ai commencé seulement après être entrée à l'École normale, et c'était un peu tardif. Je dois dire aussi que l'enseignement de chinois qui était dispensé à l'époque aux Langues O était amusant, mais tout à fait inefficace.

Martha Ganeva : Y avait-il des professeurs chinois ?

Marianne Bastid-Brugière : Il y avait trois lecteurs chinois. Il y avait Monsieur Li Tche Houa, qui vit toujours et qui était très méprisant par rapport aux étudiants. Il nous faisait répéter les mots, car tout dans le chinois est dans la prononciation et les fameux tons. Alors quand on répétait mal, il passait au suivant sans essayer de nous corriger, en nous faisant sentir que nous étions totalement incapables et impuissants à maîtriser cette langue qui était bien au-dessus des esprits occidentaux... Il y avait une autre dame, qui était Madame Reclus, mariée à un membre de la célèbre famille anarchiste, mais qui était Chinoise. Elle était toujours de mauvaise humeur, très désagréable. Et puis, il y avait une vieille demoiselle chinoise, Mademoiselle Liang. Et je suis allée à son cours. Elle avait renoncé à faire prononcer le chinois aux étudiants, mais elle était très gentille... Et puis, il y avait les cours très remarquables d'histoire de la Chine de Madame Nicolas, et les cours de linguistique de Monsieur Rygaloff qui me dépassaient totalement et ne m'aidaient en rien à apprendre le chinois. Tout cela n'avait rien à voir avec ce qu'ont les étudiants de chinois d'aujourd'hui. Et lorsque je me suis retrouvée à l'Université de Pékin, il m'a fallu tout réapprendre.

Martha Ganeva : Vous êtes arrivée à Pékin en 1964. Comment cela s'était fait ?

Marianne Bastid-Brugière : Je préparais l'agrégation d'histoire et géographie au cours de l'année universitaire 1963-1964. En janvier 1964 la nouvelle était tombée : la France avait reconnu la Chine populaire et l'on établissait des relations diplomatiques. Je suivais les cours de troisième année aux Langues O et j'avais l'idée, après l'agrégation, de

faire une thèse sur la Chine. J'avais fait mon mémoire de diplôme d'études supérieures sous la direction de Pierre Renouvin, à la Sorbonne, sur la perception par les Français en Chine de la révolution de 1911. A cette époque les archives du Quai d'Orsay relatives à cette période n'étaient pas ouvertes. Mais comme Renouvin était dans le comité de la publication des archives, il avait obtenu que je puisse les consulter. J'avais passé six mois dessus, je trouvais le sujet passionnant et je voulais continuer en étudiant des documents chinois. Mon projet était donc de me rendre en Chine, à la fois pour améliorer ma maîtrise de la langue et pour consulter les archives chinoises. Apprenant que les relations diplomatiques avaient été rétablies, j'avais pris rendez-vous avec quelqu'un à la direction des Affaires culturelles du Quai d'Orsay pour demander si je pouvais partir en Chine d'une manière quelconque, pour enseigner le français, pour faire un petit boulot, afin de pouvoir continuer mes études. La personne m'avait reçue très aimablement, mais avait ri aux éclats en réponse à ma question et m'avait expliqué que pour le moment les choses se passaient au niveau politique et qu'il se passerait bien de temps avant qu'on n'en arrivât aux échanges culturels et universitaires.

Je ne perdais pas courage et ma mère m'a alors conseillé d'aller voir Edgar Faure, qui m'a bien reçue. Je lui ai demandé si lui, qui avait été plusieurs fois en Chine et qui connaissait beaucoup de monde, pouvait me recommander à des personnes là-bas. Il m'a répondu, avec son accent du midi inimitable : « Ah, vous savez, Mademoiselle, les Chinois sont très nombreux, ils sont tous jaunes, on ne les reconnaît pas, d'une fois à l'autre on les mélange, on ne sait pas si ce sont les mêmes ». Il ne savait même plus qui il avait vu. « C'est un pays où l'on n'a pas de rapports personnels », avait-il ajouté. Et il m'a souhaité bonne chance en me chargeant de ses amitiés pour mes parents...

Je me remets donc à la préparation de l'agrégation. Et puis, au moment où je passe les oraux, au tout début de juillet 1964, je reçois un coup de fil du fonctionnaire que j'avais vu au Quai d'Orsay qui m'apprend que la Chine cherche à recruter des professeurs de français. La demande n'était pas passée par le Quai d'Orsay, mais par les Langues O, par le lecteur chinois dont je ne suivais pas les cours. Le fonctionnaire me conseille de téléphoner à l'Ambassade de Chine pour me renseigner... et me prie de le rappeler pour lui dire ce qu'il en est. J'appelle l'Ambassade, j'explique mon cas et l'on me fixe un rendez-vous dès le surlendemain. J'y vais et me retrouve devant deux Chinois, l'un était le conseiller culturel, qui avait l'air d'un tenancier de bouge à Shanghai, tout droit sorti d'un film des années vingt, l'autre, l'interprète. Je résume les études que j'ai faites et leur fais part de mon désir de me rendre en Chine pour les poursuivre. Le conseiller me répond : « Vous partez dans quinze jours ». Je lui réponds un peu surprise que je voudrais finir de passer les épreuves de mon concours et que j'ai besoin d'un peu de temps pour préparer le voyage...

Rentrée à la maison, c'est un peu la panique. Ma mère insiste pour que je me renseigne sur mon futur contrat... et suggère qu'il faut vérifier quelle est la puissance électrique en Chine. Mon interlocuteur ne pouvait me répondre – il ne devait même pas avoir l'électricité chez lui. Et de fait, les prises de courant n'étaient pas du tout les mêmes. Cascade de questions très concrètes : quel transporteur pouvait envoyer des malles en Chine, devais-je emmener mon vélo ? A cette époque en Chine tout fonctionnait avec des tickets de rationnement et un vélo coûtait très cher. On m'avait donc conseillé d'emmener une bicyclette. Mais comment faire ?

Finalement nous sommes partis le 20 août. Je faisais partie d'un groupe composé de onze étudiants de Langues O, qui avaient été recrutés par le lecteur de chinois. Il y avait également deux enseignants français, qui avaient été recrutés par l'Ambassade de Chine en Guinée, où Sékou Touré était à la tête d'un régime socialiste. Il n'y avait pas de ligne aérienne directe entre Paris et Pékin. Le trajet le plus court était de passer par Moscou, mais pour l'emprunter les Chinois devaient aller au consulat soviétique à Paris pour demander des visas pour des Français, et ils ne voulaient pas le faire par amour propre national. Ils ont donc

décidé de nous faire passer par « la voie du sud », qui consistait à aller avec Air France jusqu'à Phnom Penh, de Phnom Penh à Canton avec Royal Air Cambodge, et de Canton, on prenait un avion chinois pour Pékin. C'était beaucoup plus cher et nous n'avions droit qu'à deux grosses valises – 25 kilos de bagages en tout. Il était difficile de choisir les livres à emporter, car je ne savais ni où j'allais enseigner (à Pékin ou ailleurs), ni à qui, ni quoi exactement, puisque j'avais dit que je savais aussi l'allemand, l'anglais et l'italien. Le contrat, on n'en savait rien, combien j'allais gagner, on ne le savait pas non plus.

Après plusieurs escales, lors desquelles l'avion se vidait progressivement, nous avons atterri à Phnom Penh. Nous étions escortés par un secrétaire d'ambassade chinois. Sur place nous apprenions qu'en raison d'une panne sur l'un des trois appareils de Royal Air Cambodge, nous n'allions pas pouvoir reprendre l'avion pour Canton le lendemain et que nous devions attendre plusieurs jours à Phnom Penh. Les garçons se sont alors dispersés dans la ville suivant des jeunes filles et ayant toutes les aventures possibles et imaginables. Et le secrétaire d'ambassade chinois était littéralement paniqué à l'idée de les perdre et donc de ne pouvoir remplir sa mission. Moi, j'ai proposé que nous allions visiter Angkor. Le secrétaire ne savait pas ce qu'était Angkor. Il est allé à son ambassade pour demander ce que c'était et s'il était raisonnable de nous y amener. Non seulement on lui en a donné la permission, mais on l'a encouragé à le faire, puisque ainsi les Français resteraient en groupe et il pourrait garder un œil sur nous. Nous avons donc visité Angkor aux frais des Chinois, nous y avons même logé, puisqu'il y avait à l'époque une auberge. Et je me souviens que le secrétaire d'ambassade avait été aussi ravi que nous.

Puis, au bout de quelques jours nous avons pris l'avion pour Canton. J'étais assise à côté de notre accompagnateur chinois, au fur et à mesure nous avons fait connaissance et il a fini par me dire : « Quand vous serez en Chine, on vous demandera beaucoup de choses. Il faut savoir dire non ».

A notre arrivée à Pékin, l'ambassadeur de France, Lucien Paye, était venu nous accueillir à la descente de l'avion. Le premier à sortir de l'appareil avait été l'enseignant qui avait été recruté en Guinée. Il s'appelait Malherbe, était militant communiste et, avec une barbe et une chevelure abondantes, avait la tête de Karl Marx. Le malheureux Lucien Paye, qui voit que le premier Français à fouler le sol chinois pour y venir enseigner était le portrait même de Marx, a failli tomber à la renverse... Par la suite, il a été très gentil avec nous, tâchant par tous les moyens de nous faciliter la vie.

Une fois installés à l'hôtel de l'Amitié, nous avons négocié avec les Chinois sur la réalité de ce que nous devons faire et avons commencé à découvrir le pays - nous n'avions aucune idée de ce qu'était réellement le régime communiste. J'avais traversé une fois la Yougoslavie, mais d'une part, la Yougoslavie, ce n'était pas l'Union soviétique, et d'autre part, traverser un pays, ce n'est pas y vivre. Je ne connaissais le communisme que par les récits des amis soviétiques de mes parents et grands-parents. Ma grand-mère était très liée avec l'épouse du juge soviétique qui était à la Cour internationale de justice de La Haye, où mon grand-père était juge également. Nous avons aussi des amis polonais. Ma connaissance de ces régimes était donc toute théorique. Avant de partir, avec ma mère, nous avons établi une sorte de code, au cas où j'aurais des ennuis, à partir des fables de La Fontaine. Sans penser que si j'avais été arrêtée, j'aurais eu beaucoup de mal à lui envoyer des vers de La Fontaine...

Martha Ganeva : Ce que j'entends dans votre récit, c'est que l'étrangeté de vivre dans un pays communiste était pour vous plus forte et plus marquante que l'étrangeté de cette culture asiatique très lointaine.

Marianne Bastid-Brugière : Ce que moi et mes camarades avons observé, c'est que les Chinois moyens étaient comme nous, comme toute l'humanité. Les problèmes étaient fondamentalement les mêmes : ils pouvaient avoir trouvé des manières différentes de les

exprimer, des manières différentes de les résoudre, d'organiser leur société, leurs rapports entre eux, mais je n'avais pas senti une différence humaine entre nous. Et c'est précisément ce qui m'avait attiré vers la Chine à travers les lectures que j'avais faites avant de m'y rendre : cette idée que c'était fondamentalement la même humanité, qu'elle était extrêmement intéressante précisément parce qu'elle avait trouvé des solutions différentes de celles que nous avions trouvées en Europe et qui elles-mêmes étaient différentes aussi, car les solutions anglaises n'étaient pas du tout les solutions françaises, ni celles des Grecs ou des Italiens. La diversité des cultures était naturelle pour moi. Et dans le comportement des Chinois à l'époque, cela est moins vrai maintenant, on sentait cette fraternité essentielle – ils étaient braves. Et le système communiste, on l'a tout de suite senti comme un système du roi Ubu. Pour nous la question était donc plutôt comment des gens aussi intelligents et aussi raffinés pouvaient-ils accepter un système aussi imbécile et grotesque. On n'était pas du tout dans le maoïsme remarquable. Il y avait dans la théorie communiste – nous avons tout de même appris en classe le manifeste du parti communiste et les principes de la lutte ouvrière – des grandes idées généreuses, mais la traduction concrète de ces idées nous paraissait à la fois imbécile et redoutable. Nous avons très vite compris que les conséquences de nos actes pouvaient être considérables, pas tellement pour nous – à aucun moment nous n'avions eu l'appréhension d'être emprisonnés ou de disparaître. Nous étions protégés par une sorte d'immunité parce que nous étions des étrangers et que nous pouvions toujours sortir de Chine, mais les Chinois, eux, n'en avaient aucune. Nous avons donc très vite compris que nous devions faire très attention de ne pas les compromettre. Les Chinois qui me recevaient chez eux ou qui venaient me voir ne pouvaient le faire que parce qu'ils avaient une autorisation. Ils faisaient à chaque fois un rapport et il ne fallait pas qu'il y eût dans ce rapport des choses qui pouvaient les gêner. Il en était de même lors des activités extrascolaires que j'organisais avec mes élèves.

Il y a eu par la suite des Français, des anciens élèves de l'École, élèves d'Althusser, qui sont venus enseigner en Chine par maoïsme, mais pour ma part, je n'y suis pas allée dans cet esprit. Je dois dire qu'à l'époque j'ignorais tout d'Althusser, alors que cela avait commencé déjà rue d'Ulm. Au sein de notre groupe seul Monsieur Malherbe est resté à Pékin, par conviction – c'était sa vie.

A l'hôtel de l'Amitié – anciennement « hôtel de l'amitié sino-soviétique », mais on avait enlevé « sino-soviétique » – où nous habitions, qui était un énorme bâtiment stalinien, mais avec des toits chinois, et qui était d'ailleurs très confortable dans les standards de l'époque, puisque nous avions le chauffage central, une salle de bain avec de l'eau chaude, et l'électricité. Nous avions des domestiques qui nous servaient et nous surveillaient en même temps. On ne pouvait rien faire qui échappât à leur surveillance. Et dans cet hôtel il y avait les reliquats des partis communistes marxistes-léninistes du monde entier. Il y avait des gens du Sri Lanka, de Thaïlande, de Malaisie, il y avait même un Colombien, que l'on surnommait « Boletín » parce qu'il travaillait à l'édition espagnole de *Chine nouvelle*. Il y avait des gens des pays de l'Est. Parmi les Roumains, il y en avait qui étaient assez durs, de vrais petits soldats, puis, il y en avait d'autres qui étaient « le Roumain classique ». Chez les Albanais, c'étaient les filles qui étaient militantes et les garçons, eux trouvaient cela dur. Il y en avait un en particulier – sa spécialité était l'anglais. Il avait espéré pouvoir aller en Angleterre, et on l'avait envoyé à Pékin... Nous l'appelions Hamlet, car il déclamaient Shakespeare. Il était malheureux, il était malheureux. Je me demande ce que sont devenus tous ces gens après, dans tous les bouleversements de l'Histoire. Par la suite je me suis beaucoup investie dans l'Association européenne d'études chinoises. Créée vers 1950, elle avait la particularité de rassembler toute l'Europe, Russie comprise. Et curieusement, après le renversement du régime communiste, des pays comme la Roumanie, la Bulgarie, et même les anciens pays de la Yougoslavie, n'avaient plus de sinologues, alors qu'ils en avaient formé à Pékin... Mais le

pire était Epstein, américain, chef du parti communiste américain, qui était d'un dogmatisme et d'une arrogance incommensurables. Et puis, il y avait le parti communiste suisse, le parti communiste belge, un général irakien, des Japonais qui étaient restés en Chine après la guerre... Une collection incroyable ! L'arche de Noé. Et les francophones parmi eux essayaient de nous endoctriner. Cela faisait de grandes discussions où nous résistions.

Martha Ganeva : Aviez-vous peur que, si vous alliez trop loin dans une conversation, ces autres étrangers pussent vous dénoncer aux Chinois ?

Marianne Bastid-Bruguière : Ce que nous avons compris assez vite, c'était que les Chinois les utilisaient pour montrer que la Chine avait des amis dans le monde entier – il y avait même des affiches qui portaient cette inscription – mais en parlant avec tous ces gens nous nous étions rendu compte que, intellectuellement, ils ne volaient pas très haut et que les Chinois ne pouvaient pas avoir une véritable estime pour eux. Ils utilisaient leurs connaissances linguistiques, mais elles ne leur paraissaient pas toujours adéquates – nous avions une amie anglaise qui avait l'accent très distingué d'Oxford et avait été recrutée par les Chinois pour enseigner l'expression orale. Elle venait d'une famille de bonne bourgeoisie, aimait à le proclamer avec humour, et n'était pas du tout communiste.

Martha Ganeva : J'avais envie de revenir sur le sujet de recherche que vous aviez choisi pour votre thèse. Vous avez travaillé sur la réforme de l'enseignement en Chine au début du XXe siècle...

Marianne Bastid-Bruguière : À vrai dire, cela a été un choix par défaut parce que ce qui m'intéressait, c'était l'histoire politique. J'avais été l'élève de Renouvin et pour lui, on ne pouvait pas écrire l'histoire politique immédiate parce qu'on devait avoir accès aux archives. Aussi avais-je l'intention de travailler sur l'histoire politique du début de la république en Chine. En France j'avais travaillé sur les archives françaises – comment le renversement de la monarchie en 1911 avait été vu par les Français qui étaient en Chine et mon idée était de continuer en travaillant sur les documents chinois. En partant j'avais dit aux gens qui m'avaient recrutée que je voulais avoir l'assurance de pouvoir continuer mon apprentissage du chinois et d'être en rapport avec des historiens chinois pour qu'ils me guident dans mon travail de recherche. Renouvin m'avait dit : « On est mal armé ici. Il faut que vous trouviez sur place des gens qui vous aident ». Mais lorsque je suis arrivée à l'Université de Pékin la réponse avait été : « Vous n'êtes pas là pour apprendre le chinois, mais pour enseigner le français »... Alors à chaque repas que j'avais avec les autorités universitaires, je ne cessais de répéter ce que je voulais faire. Au bout de quatre mois, j'ai eu le droit de suivre un cours de chinois avec d'autres experts étrangers et au bout de six mois, j'ai pu obtenir un rendez-vous à la faculté d'histoire. Et cela n'a pu se faire que parce que ma mère avait comme étudiante une Française ayant épousé un communiste français, qui avait été envoyé en Chine par le parti communiste en 1958 ou 59. Durant son séjour à Pékin, cette jeune femme s'était liée d'amitié avec un jeune Chinois, maître de conférences à la faculté d'histoire, qui parlait très bien le français et voulait l'entretenir. Elle m'avait donc donné les coordonnées de cette personne et j'avais fini par le contacter. A mon avis il faisait partie du personnel du Ministère des affaires étrangères chargé de surveiller les occidentaux, mais il est tout de même devenu un bon ami. J'ai été le canal par lequel il a été invité à l'Ambassade de France, car ils rêvaient de rencontrer un Chinois en dehors des officiels chinois. Mais il était certain qu'il faisait un rapport après pour dire où en était la température psychologique des Français... Mais pour lui, qui était d'une famille très distinguée, c'était une façon de respirer un peu.

Je lui avais fait part de ma difficulté d'accéder au département d'histoire et il était intervenu auprès du doyen qu'il connaissait très bien en lui disant que cela valait le coup de faire quelque chose pour moi, parce que j'appartenais à une famille distinguée en France et que l'opinion que je pouvais avoir et transmettre aux miens était importante. Et

miraculeusement – cela devait être juste après le Nouvel An chinois – un des vice-recteurs m’a annoncé que je pouvais avoir un rendez-vous à la faculté d’histoire. J’ai rencontré ainsi le vice-doyen de la faculté qui était aussi d’une très haute famille mandarinale, mais communiste. A la suite de cet entretien un professeur plus âgé, qui avait été l’élève de Pelliot en France avait été désigné pour suivre mes recherches. Sa spécialité d’origine était l’histoire mongole, mais comme en 1951 il avait été obligé de quitter l’Université de Qinghua pour aller à celle de Pékin, car on avait supprimé les Lettres dans son université, il s’était reconverti à l’histoire moderne de la Chine, c’est-à-dire, la période allant de 1840 à 1919, l’histoire mongole n’ayant désormais une place qu’à Nankin. Il avait accepté que je suive ses cours et également de me donner des conseils. J’ai donc commencé à suivre le cours de Monsieur Shao Xunzheng avec ses autres étudiants, mais ils n’avaient pas le droit de me parler...

Lorsque j’ai pu parler à Monsieur Shao de mon projet de recherche, je lui ai demandé si j’allais pouvoir voir les archives chinoises concernant mon sujet. Il m’a répondu : « Sûrement pas ». Et travailler sur l’histoire politique ? Sûrement pas. Et si j’étudiais l’histoire de l’Université de Pékin (qui avait été fondée en 1898) ? Sûrement pas... Mais alors qu’est-ce que je pouvais faire ? Il m’a répondu que je pourrais m’intéresser à l’histoire de l’enseignement. Il s’intéressait lui-même à un personnage qui était ce que l’on appelait là-bas un « représentant de la bourgeoisie nationale », c’est-à-dire, quelqu’un qui faisait partie des gens qui avaient essayé de moderniser la Chine sans s’appuyer directement sur l’aide étrangère. Ce personnage, Zhang Jian, avait activement contribué à la réforme de l’enseignement à la fin de l’Empire. Au premier abord, je n’étais pas vraiment séduite, car tout au long de mes études j’avais trouvé les questions liées à l’histoire de l’enseignement assommantes, mais j’ai accepté. Le professeur Shao m’a alors prêté non seulement l’édition des œuvres, que je n’avais pas le droit d’emprunter à la bibliothèque, mais également le journal qu’avait tenu ce personnage édité en facsimile. Ces documents ont constitué le corpus de base de ma thèse. J’ai traité ce sujet par défaut, mais réflexion faite, c’était très bien, car l’évolution de la formation intellectuelle est un élément essentiel de la transformation de la Chine. Ce qui était aussi assez extraordinaire, c’est que Zhang Jian qui avait été reçu premier au doctorat traditionnel, était devenu, après la défaite de la Chine par le Japon en 1894, un homme d’affaires et s’était lancé dans l’industrie. Il avait créé sur la rive gauche du Yangzi, pas très loin de Shanghai des usines de filature de coton. Il représentait donc également la modernisation industrielle de la Chine, mais la modernisation qui ne dépendait pas des capitaux étrangers. Mon professeur avait comme intérêt de montrer qu’à la fin des Qing toute la bourgeoisie chinoise n’avait pas suivi aveuglement l’étranger, qu’il y avait des gens qui avaient pensé de façon très intelligente le développement moderne de la Chine. Sa réflexion avait aussi un aspect actuel pour l’époque, car au début des années soixante la Chine avait un retard économique considérable, et lui pensait qu’il fallait faire appel à des gens compétents et sans œillères pour remédier à cette situation. Il avait écrit des articles qui avaient été critiqués. Mon travail était donc pour lui l’occasion de discuter ces documents en sortant du carcan dans lequel de plus en plus on enfermait les intellectuels chinois. Au bout de six mois on l’a envoyé faire une campagne politique à la campagne lors de laquelle il devait dénoncer les cadres qui avaient été corrompus – une corruption somme toute très légère, puisqu’ils avaient permis aux paysans de cultiver un lopin de terre pour avoir de quoi se nourrir. Avant de quitter Pékin il m’a confiée à un de ses anciens élèves, qui était membre du Parti, beaucoup plus orthodoxe d’esprit, mais passionné par les documents. Mes discussions avec lui ont également été d’une très grande richesse.

Martha Ganeva : Finalement le sujet de votre thèse était étroitement lié à votre activité à Pékin, qui était l’enseignement du français. Quels étaient vos rapports avec vos étudiants ?

Marianne Bastid-Bruguère : J'ai enseigné à deux groupes d'étudiants. Le premier était composé d'une douzaine de garçons à qui je donnais vingt heures de cours par semaine. Ils étaient tous diplômés en sciences, venant d'universités diverses. On leur imposait l'apprentissage du français pour pouvoir ensuite les envoyer comme coopérants en Afrique. Parmi eux certains avaient de vraies dispositions pour l'apprentissage des langues et d'autres étaient malheureux comme des pierres... Nous échangeons beaucoup et mes rapports étaient bons avec tous. Une partie de ces jeunes gens venait de la campagne – ils étaient fils de paysans ou de petits cadres ruraux. Les autres étaient fils d'ouvriers urbains et avaient une mentalité très différente. Et j'ai très vite remarqué que mes collègues professeurs ou assistants à la faculté des langues avaient un très grand mépris pour les enfants de paysans, un mépris qui tournait à l'injustice. Je me souviens, lors d'un examen, un de ces étudiants, qui venait du nord-est de la Chine, avait fait des progrès, je lui avais donc mis une meilleure note. Mais les assistantes chinoises avaient rabaisé sa note sous prétexte qu'avec cette note il était à égalité avec untel et que ce n'était pas possible. Lors du cours suivant je l'avais félicité pour ses progrès devant toute classe et je lui ai dit que je lui avais mis une meilleure note...

J'avais aussi la classe des étudiants de quatrième année, dont je corrigeais les compositions françaises deux fois par mois, les sujets étant donnés par les professeurs chinois. Ils étaient une quinzaine, dont quatre ou cinq jeunes filles. Les étudiantes restaient encore très minoritaires dans l'enseignement supérieur, surtout à l'Université de Pékin, réputée la meilleure, qui n'admettait que les étudiants reçus aux premiers rangs du concours national. Ces étudiants de français possédaient déjà un assez bon niveau de langue, mais marqué par le fait qu'on les faisait travailler surtout sur des traductions françaises de textes politiques chinois. Il leur était strictement prescrit de s'en tenir avec moi aux questions techniques de grammaire. J'essayais de mon mieux de rendre vivant le commentaire oral de leurs erreurs et maladresses en l'illustrant de références et d'exemples empruntés à des domaines variés. J'observais qu'ils écoutaient alors avec une attention redoublée et s'empresaient avec ardeur à répondre sur le même registre aux questions que je posais ensuite pour vérifier qu'ils avaient bien compris le tour grammatical correct. Un jour, dans une composition sur les méfaits de l'impérialisme, un élève avait fait une faute de grammaire dans une phrase sur la conquête du Sahara par la France. Après avoir expliqué l'erreur, je n'ai pu résister à la tentation de dire que contrairement à ce que portait la copie, le Sahara n'était pas « une contrée riche et prospère » lorsque la France y avait imposé sa domination, mais un désert comme le désert de Gobi, dont tout le monde ignorait qu'il renfermait dans son sous-sol du gaz et du pétrole, au point qu'un homme d'État anglais avait pu dire en coulisse du partage de l'Afrique au congrès de Berlin qu'il n'y avait pas d'inconvénient à laisser ce coin de sable au coq gaulois, qui y pourrait gratter ses ergots. Je fis même un croquis de l'Afrique pour localiser le Sahara, dont aucun étudiant ne savait vraiment où il se trouvait. L'auditoire était ravi de cette diversion géographique. Mais cette propension à étoffer la grammaire me conduisit inopinément en terrain dangereux. Un ou deux mois plus tard, expliquant une faute dans une phrase sur Taïwan, je demandai aux étudiants s'ils connaissaient le nom usuel de l'île en Français. Il faut rappeler qu'à l'époque, début 1965, quasiment personne en Europe n'utilisait le nom de Taïwan. Silence absolu dans la classe. « C'est Formose », dis-je, en totale innocence. Aussitôt, comme un diable sorti de sa boîte, tout raide, le chef de classe se lève et déclare : « Nous ne pouvons l'accepter ». Dans un éclair, je réalise la catastrophe. Je réponds aussitôt : « Je vois bien ce que vous avez à l'esprit, mais il faut que vous sachiez que le nom de Formose n'a aucun sens politique, c'est un terme purement géographique. Pour désigner ce à quoi vous pensez, il existe d'autres expressions, politiques, que je n'emploierai certainement pas ici. Formose est le nom par lequel on désigne couramment l'île de Taïwan dans les pays francophones : vous allez devenir interprètes ou traducteurs, il faut que vous sachiez que le terme n'a aucune connotation politique, sinon cela risque de créer de très graves malentendus.

Savez-vous ce que signifie « Formose » ? Non, me répond-on, les yeux ronds et l'air interrogateur. « Le mot vient du latin et signifie beau. Au XVI^e siècle, bien avant les événements auxquels vous pensez, les premiers voyageurs portugais qui ont vu cette île, et qui ne pouvaient pas savoir comment les Chinois l'appelaient, l'ont trouvée très belle et l'ont appelée Formosa. Le nom lui est resté chez les Occidentaux. C'est plutôt un compliment et non du mépris ou de la calomnie envers la Chine ». Malgré tout, un peu inquiète du tour que pourrait prendre l'affaire, aussitôt après le cours, je me précipitai au bureau de la section de français pour demander d'urgence un rendez-vous avec le doyen, afin de lui rendre compte d'un incident fâcheux survenu à mon cours. Le lendemain et les jours suivants, je réitérai ma demande, par l'intermédiaire aussi de la déléguée du parti, sans résultat. Au cours suivant, je sentis mes élèves de 4^{ème} année sur leur quant-à-soi, nettement plus raides que d'habitude. Le doyen finit par me recevoir au bout d'un mois, flanqué de la déléguée du parti, et fort mal à l'aise. Je compris tout de suite que j'avais fait une erreur en voulant m'adresser à ma hiérarchie « savante » : c'était le secrétaire du parti de la faculté qu'il aurait fallu solliciter. J'expliquai les événements au doyen (qui était déjà parfaitement au courant), en disant que je n'avais pas imaginé que le nom de Formose pouvait susciter une tempête, et que j'avais maintenant le sentiment que lorsque je rectifiais une faute de grammaire les étudiants pensaient que je tentais subrepticement de corriger leur pensée politique. Comme on était à la fin du semestre, je suggérai qu'un autre professeur soit chargé du cours jusqu'à la fin de l'année et qu'on me donne éventuellement une autre charge à la place. Le doyen concéda que le nom de Formose n'avait aucun sens politique, et qu'il pouvait être utile que les étudiants le sachent, mais l'usage de ce nom ne pouvait être admis par les Chinois car ce n'était pas le nom chinois, de même qu'on devait dire Beijing et non Pékin. Je répondis que personne à l'étranger n'en voulait aux Chinois d'appeler Paris « Bali », San Francisco « la vieille montagne d'or », pas plus que les Anglais ne reprochaient aux Français de dire Londres au lieu de London. L'acclimatation des noms géographiques était le signe de relations anciennes, et c'était plutôt une bonne chose. Il fut convenu que je serais déchargée de la classe de 4^{ème} année. Je remerciai le doyen, et pour rester sur de bons sentiments, je l'interrogeai sur ses traductions de Molière en chinois, sujet qui le détendit aussitôt.

À quelque temps de là, un soir où je rentrais un peu tard chez moi en bicyclette, un étudiant m'arrêta au détour d'une allée solitaire. Il était en 5^{ème} année de français, me dit-il, et voulait savoir si, comme l'affirmait son professeur, Stendhal vraiment « écrivait mal ». Un peu interloquée, je répondis prudemment que Stendhal n'était certainement pas un écrivain prolétarien et qu'on pouvait parfaitement critiquer ses idées. Quant à son style, personnellement je l'appréciais beaucoup, et c'était aussi le jugement d'un large public et de nombreux spécialistes, mais évidemment c'était un style très différent de celui de Victor Hugo. Je racontai que Stendhal lisait le Code Civil pour améliorer son écriture. L'étudiant ne connaissait que *Le Rouge et le noir*, je lui recommandai de lire *La Chartreuse de Parme*, qui lui plairait encore plus. Ensuite je l'engageai à aller vite dîner avant la fermeture de la cantine.

L'année suivante, au début de juin, dans le début de la Révolution culturelle, alors que je logeais désormais dans un dortoir de l'Université de Pékin, un de mes camarades français me signala que j'avais mon *dazibao* (affiche de critique) sur le mur de la Faculté des langues occidentales. Je m'y précipitai en vélo et pus lire, signée au nom de mes anciens élèves de 4^{ème} année, une diatribe contre l'impérialiste bourgeoise puante dont les autorités contre-révolutionnaires de l'Université et de la Faculté imposaient les discours colonialistes et la propagande subversive à l'ardente jeunesse révolutionnaire éternellement fidèle au Président Mao. Mes amis y allèrent aussi. Le lendemain, l'affiche avait été retirée et mise à l'intérieur du bâtiment. Deux jours plus tard, je croisai le chef de classe de l'ancienne 4^{ème} année, qui me salua bien gentiment. Avec un grand sourire je lui dis que j'avais vu l'affiche de sa classe à mon sujet. Il rougit jusqu'aux oreilles et balbutia quelques mots d'excuses. Je

l'interrompis pour l'assurer qu'il n'avait pas à s'excuser, que je comprenais très bien la situation. Ses camarades et lui avaient bien raison de m'attaquer, je leur recommandais de continuer et surtout de ne pas attaquer leurs professeurs chinois. Je ne craignais pas grand chose de ces attaques, tandis que pour les professeurs chinois c'était une horrible tragédie, plusieurs s'étaient déjà suicidés ou étaient soumis à des traitements indignes.

En 1971, je séjournais au Japon. À Tokyo, sans grand espoir car l'ambassade chinoise à Paris était toujours restée négative sur ce chapitre, je fis une demande de visa à l'agence officielle *China Travel Service*. À ma stupéfaction, la demande fut accordée. Je pus voyager un mois en Chine à la fin d'octobre et au début de novembre, et même revoir un certain nombre d'amis et professeurs à Pékin. On m'avait demandé qui je voulais voir. J'hésitais à donner les noms. Ni moi, ni leur famille à l'étranger n'avaient de nouvelles d'eux depuis cinq ans. Je craignais d'empirer leur sort en les désignant. Puis, je réfléchis que la police et les multiples contrôles savaient parfaitement qui je connaissais, et qu'en demandant à voir ces personnes je les aiderais peut-être à sortir d'une situation piteuse. Ce fut le cas, me confièrent-ils plus tard. Mais ce n'est que huit ans après que j'ai su pourquoi j'avais obtenu un visa. Rendant visite un jour au conseiller culturel chinois, je le trouvai accompagné d'un assistant qui n'était autre que le chef de classe de mes étudiants de 4^{ème} année. Il m'accueillit avec effusion. Pendant que le conseiller allait chercher des documents, il me demanda si je savais pourquoi j'avais eu un visa en 1971. Je répondis que je n'avais toujours pas compris la raison. Il me dit alors qu'il travaillait à cette époque au Bureau central de *China Travel Service* à Pékin, que c'était lui qui avait reçu le dossier de Tokyo à cause de ma nationalité, et qu'il l'avait recommandé pour acceptation.

Dans mon enseignement à l'Université de Pékin, une troisième tâche, très gratifiante, était le cours de littérature française contemporaine que je donnais à deux assistantes de la section de français âgées d'une trentaine d'années, et fort intelligentes. L'une avait des responsabilités assez importantes dans le parti et ne parlait pas très bien le français, l'autre avait un excellent français mais n'était pas au parti. Elles sont devenues toutes les deux de très fidèles amies. La direction de la section avait conscience qu'il fallait introduire la littérature contemporaine dans le cursus des étudiants, mais les professeurs qui avaient été autrefois formés en France ne connaissaient la littérature que jusqu'à la Première guerre mondiale et ne voulaient pas se lancer plus loin. Demander à une étrangère d'instruire les étudiants sur ce sujet semblait idéologiquement trop risqué. La solution adoptée était donc que l'étrangère instruisse les jeunes assistantes, déjà bien au fait des dogmes idéologiques. Plus tard, elles adapteraient la matière de façon à ne pas corrompre la mentalité de la jeunesse. Je commençai le cours avec la littérature de la Première guerre mondiale, que les jeunes femmes n'avaient jamais étudiée et je continuai jusqu'aux auteurs des années 1950. C'était beaucoup de travail, mais l'expérience de lire et d'expliquer les textes avec elles était extraordinaire. Celle qui était membre du parti m'invita un jour chez elle, où je rencontrai son mari, au début de 1965. Il était chercheur à l'Institut des littératures mondiales de l'Académie des sciences. Je lui demandai le sujet de ses travaux du moment. « Kafka » répondit-il aussitôt. J'étais abasourdie. Je demandai s'il avait pu être traduit en chinois. Il m'expliqua qu'il y avait quelques traductions, mais « réservées à l'usage interne », pas en vente en librairie, comme, du reste, ses propres articles, et qu'il lisait aussi cet auteur en anglais.